

Langues d'enseignement et stratégies d'internationalisation: le cas de l'Université d'Algarve

António Branco
Reitor (Récteur/Président)

(Intervention lors du Forum du Conseil Européen pour les Langues,
Bruxelles, 5 décembre 2014)

Je remercie le *Conseil Européen pour les Langues* de m'avoir invité à ce forum. Je vais vous présenter une communication sur le problème de la langue d'enseignement vis à vis des stratégies d'internationalisation, au Portugal et, en particulier, à l'Université d'Algarve.

Récemment, le gouvernement portugais a publié le Statut de l'Etudiant International dont l'objectif principal est celui de réglementer l'admission de candidats étrangers hors Union Européenne aux études supérieures de 1^{er}, 2^{ème} et 3^{ème} cycles offertes par des institutions d'enseignement supérieur portugaises. Cette initiative législative a relancé, au Portugal, le débat sur l'internationalisation de l'enseignement supérieur. Evidemment, parler d'internationalisation est aussi parler de langue de communication pédagogique.

Ce problème n'est pas nouveau : la grande réforme de Boulogne et tous les programmes de mobilité auxquels elle a donné lieu avaient déjà provoqué le besoin de répondre efficacement à cette question centrale du point de vue pédagogique. D'ailleurs, l'internationalisation de plus en plus intense de la recherche et de l'évaluation des centres et des projets oblige à une réflexion du même genre, car dans ce domaine, si on ne parle plus de langue de communication pédagogique, on doit parler de langue de communication scientifique. Et si c'est vrai que pour beaucoup de domaines scientifiques, surtout ceux des sciences exactes, des sciences naturelles et des

technologies, mais aussi, depuis quelques années, des sciences sociales et économiques, la langue étrangère, notamment l'anglais, est devenue une espèce de «langue scientifique naturelle» de communication entre chercheurs, pour d'autres domaines, à savoir, les arts et les sciences humaines, l'utilisation obligatoire ou préférentielle d'une langue étrangère pour la rédaction d'un article, d'une communication, d'un livre, d'un projet peut poser des problèmes épistémologiques très difficiles ou impossibles de résoudre, si nous prenons en compte la spécificité des contenus. C'est-à-dire que fréquemment, en sciences humaines, le sujet même de la recherche n'intéresse ou ne peut être compris que par quelqu'un qui parle et lit parfaitement la langue intrinsèque à l'objet étudié, condition nécessaire pour évaluer la valeur scientifique de l'étude conçue ou réalisée. Or, l'adoption de critères d'internationalisation qui valorisent exclusivement l'utilisation, par le chercheur, d'une langue étrangère au sujet de la recherche peut provoquer deux graves déformations de la politique de recherche d'un pays ou d'une université : l'exclusion des priorités nationales de tous les sujets scientifiques incompatibles avec une telle stratégie d'internationalisation et la conséquente dévalorisation des chercheurs qui s'occupent de ces sujets spécifiques. La perte est énorme.

Tout ce que je viens de dire est aussi vrai pour l'enseignement : si la stratégie d'internationalisation des diplômes supérieurs d'un petit pays comme le mien est obsessionnellement centrée sur l'adoption d'une langue d'enseignement étrangère on sera bien obligés d'éliminer des cursus tous les domaines impossibles de séparer des langues nationales ou de ne pas offrir ces diplômes aux étudiants étrangers qui veulent étudier dans une université portugaise. Est-ce là une conception inclusive de l'internationalisation?

On peut se demander : pourquoi un étudiant polonais ou suédois voudrait-il étudier l'économie ou la biologie au Portugal ou aux Pays-Bas ? On me répondra qu'il cherche surtout à s'enrichir, c'est-à-dire à vivre une expérience humaine qui puisse élargir ses horizons culturels et sa vision du monde, étant donné que pendant tout le temps qu'il est dans ce pays étranger il est immergé dans un mode de vie différent du sien. S'il ne parle pas la langue maternelle du pays d'accueil, ses cours seront dans une langue étrangère

(pour lui et pour ses professeurs), ce qui crée une espèce d'île pédagogique totalement artificielle, car quand il sort des classes et part dans la vie extérieure il ne trouvera plus qu'un monde intrinsèquement lié à une langue qu'il ne connaît pas. La vraie différence entre le tourisme et la mobilité demeure là : le touriste restera peu longtemps dans ce pays dont éventuellement il ne parle pas la langue et il est là surtout pour des activités de loisir. Par conséquent il sera capable de trouver des stratégies de communication suffisantes pour atteindre son objectif principal. L'étudiant, au contraire, est là pour une période plus longue et pour apprendre. S'il ne vient apprendre que des contenus qu'il pourrait également apprendre n'importe où (et, donc, chez soi), quel est l'apport principal de son déplacement ? Si ce n'est pas son enrichissement culturel, alors on peut s'interroger sur la justification première de son investissement, celui de ses parents et celui des institutions de financement.

Actuellement, au Portugal, quand on parle d'internationalisation de l'enseignement supérieur on parle surtout d'enseignement en anglais, ce qui, pour moi, pose deux problèmes différents : un problème pédagogique et un problème culturel. Je vous explique ma pensée sur ce sujet à partir du cas de l'Université dont je suis le recteur. Je commence par la question pédagogique.

L'Université d'Algarve est une petite institution de près de 8000 étudiants qui propose des diplômes dans presque tous les domaines qu'il est normal de trouver dans une université. La crise qu'on vit au Portugal nous a fait perdre près de 2000 étudiants depuis 2009. Cela veut dire que, normalement, pour la plupart des cursus, on n'aura pas beaucoup plus de 20 élèves par classe – et fréquemment il y en aura moins. Donc, si l'on veut développer une stratégie d'internationalisation basée sur l'enseignement en anglais, on n'aura pas les moyens pour former, en chacune des matières, une classe en portugais et une classe en anglais. Par conséquent, ou bien les étudiants portugais acceptent de fréquenter des cours en anglais ou bien les étrangers qui ne comprennent pas le portugais ne pourront pas comprendre ce qui se passe en classe. En outre, on peut s'interroger sur les critères de qualité pédagogique d'un cours en langue étrangère : sera-t-il suffisant que le professeur ait une maîtrise moyenne de la langue étrangère qu'il doit utiliser ?

Je crois que non, car enseigner implique des opérations intellectuelles et linguistiques très complexes, si l'on veut répondre aux exigences de l'enseignement à un niveau supérieur. En fait, si l'on n'envisage pas l'enseignement en tant qu'activité de transmission univoque de contenus, alors la classe devient un espace de dialogue permanent, de réflexion collective, de reformulation continue des discours, bref, en un espace d'une intense activité intellectuelle traduite par une intense activité linguistique. Pour le professeur investi d'une vocation pédagogique, enseigner implique une négociation incessante avec ses étudiants : il doit se rendre compte si ses paroles sont comprises, il doit être en mesure de défaire toutes les ambiguïtés dont il se rend compte, il doit être capable d'inventer de nouveaux exemples à la minute, il doit être disponible pour choisir un chemin qu'il n'avait pas prévu quand il a soigneusement préparé son cours. En outre, le professeur, quel que soit le domaine de son savoir, a le devoir d'aider l'étudiant à s'exprimer de mieux en mieux tant à l'oral qu'à l'écrit. Evidemment, pour que tout ça soit possible, il doit avoir une excellente connaissance de la langue qu'il utilise pour enseigner. Du point de vue de l'élève, le problème est semblable : si l'on ne se contente pas d'un élève qui soit une espèce de spectateur passif qui prend des notes pendant que le professeur parle, mais, au contraire, si l'on veut qu'il soit le protagoniste de son propre apprentissage, alors cet élève aura des doutes qu'il voudra exprimer, il aura des questions à poser, il voudra débattre avec le professeur et avec les autres étudiants les contenus abordés, bref, pour qu'il puisse participer activement en classe, lui aussi devra d'avoir une excellente connaissance de la langue qui y est utilisée et aura le droit de se sentir linguistiquement à l'aise.

C'est pourquoi je me méfie énormément des stratégies d'internationalisation qui s'appuient exclusivement sur l'enseignement en langue étrangère, ce qui au Portugal, actuellement, veut dire «enseignement en anglais». Le pays ne s'est pas préparé d'avance pour ça (par exemple, la majorité des diplômés de ma génération a surtout étudié le français à l'école) et donc les professeurs universitaires, sauf une minorité, ne sont pas non plus préparés pour une stratégie d'enseignement exclusivement anglophone.

La question culturelle est la suivante : on estime que la langue portugaise est parlée par près de 250 millions de personnes au monde. Le portugais est donc, à toute évidence, une «langue internationale», ce qui implique qu'elle est aussi une «langue économique», une «langue politique», une «langue diplomatique», une «langue scientifique» et une «langue d'enseignement» pour des millions et des millions de personnes. Pourquoi donc ne pas partir de cette énorme richesse pour établir la stratégie d'internationalisation des universités portugaises ? J'ai annoncé un problème culturel, mais, en fait, il s'agit d'un problème politique. Je répète la question avant de vous proposer ma réponse : pourquoi donc ne pas partir de cette énorme richesse pour établir la stratégie d'internationalisation des universités portugaises ? Parce que, dans les noyaux financiers et économiques et dans les noyaux diplomatiques et politiques les plus importants du monde contemporain, l'anglais est progressivement devenu une espèce de «langue franche», si bien que l'on puisse dire que l'idée d'une «langue franche» est un mythe. Par conséquent, quand au Portugal on parle d'internationalisation de l'enseignement en anglais, on est véritablement en train de parler non plus de multiculturalité, non plus de multilinguisme, mais du contraire : je vous donne mon propre exemple.

En étant un recteur plutôt francophone qui a beaucoup de difficultés à s'exprimer librement en anglais, je se me suis déjà senti exclu des grands centres de décision et de discussion par ce fait, parce que ma capacité de participer aux débats en anglais est limitée. Et pourtant je parle parfaitement le portugais, très bien le français et pas mal l'espagnol. Donc je suis capable de communiquer avec les 250 millions de personnes qui ont la même langue maternelle que moi, avec les 130 millions de personnes dont la langue maternelle est le français, les 200 millions de personnes qui ont appris le français à l'école au monde entier et, encore, avec les près de 500 millions qui parlent l'espagnol. Total : près d'un billion de personnes au monde entier. En outre, je comprends presque tout ce qui est dit en anglais et je comprends assez bien l'italien. Je ne devrais pas me sentir exclu dans ce nouveau et merveilleux monde globalisé.

C'est pourquoi, à l'Université d'Algarve, je veux convaincre mes collègues qu'une stratégie d'internationalisation basée sur l'enseignement en portugais doit être notre priorité la plus évidente et celle où l'on sera le mieux capables d'exercer notre métier en toute honnêteté. Pour ça, nous devons trouver, au monde entier, où sont ces candidats qui veulent étudier en portugais à Faro. Bien sûr, on pourra aussi offrir des cours en anglais et, pourquoi pas, en français et en espagnol, pourvu que nous soyons en mesure d'éviter ce que j'appelle la «fraude pédagogique» de l'enseignement en une langue étrangère qui n'est pas vraiment «enseignement», mais une transmission mécanique de contenus aseptiques. Je vous rappelle la position géostratégique de l'Algarve : parce qu'on est situé au Sud du Portugal, on est une plate-forme naturelle de rapport avec l'Afrique du Nord, l'Afrique Lusophone, le Brésil et toute l'Amérique du Sud. Bien sûr, pour que cette stratégie d'internationalisation surtout en portugais, mais aussi en français, en espagnol et en anglais soit possible, il faudra aussi investir dans la formation du personnel administratif et des bibliothèques.

Pour tout ce que je viens de dire et en conclusion, je veux remercier profondément le Conseil Européen pour les Langues pour m'avoir donné le choix politique et culturel de parler en français, de m'avoir donné la possibilité de me sentir inclus dans ce forum international.

Muchas gracias.

Grazie mille.

Danke schön.

Thank you very much.

Merci beaucoup.

Muito obrigado.